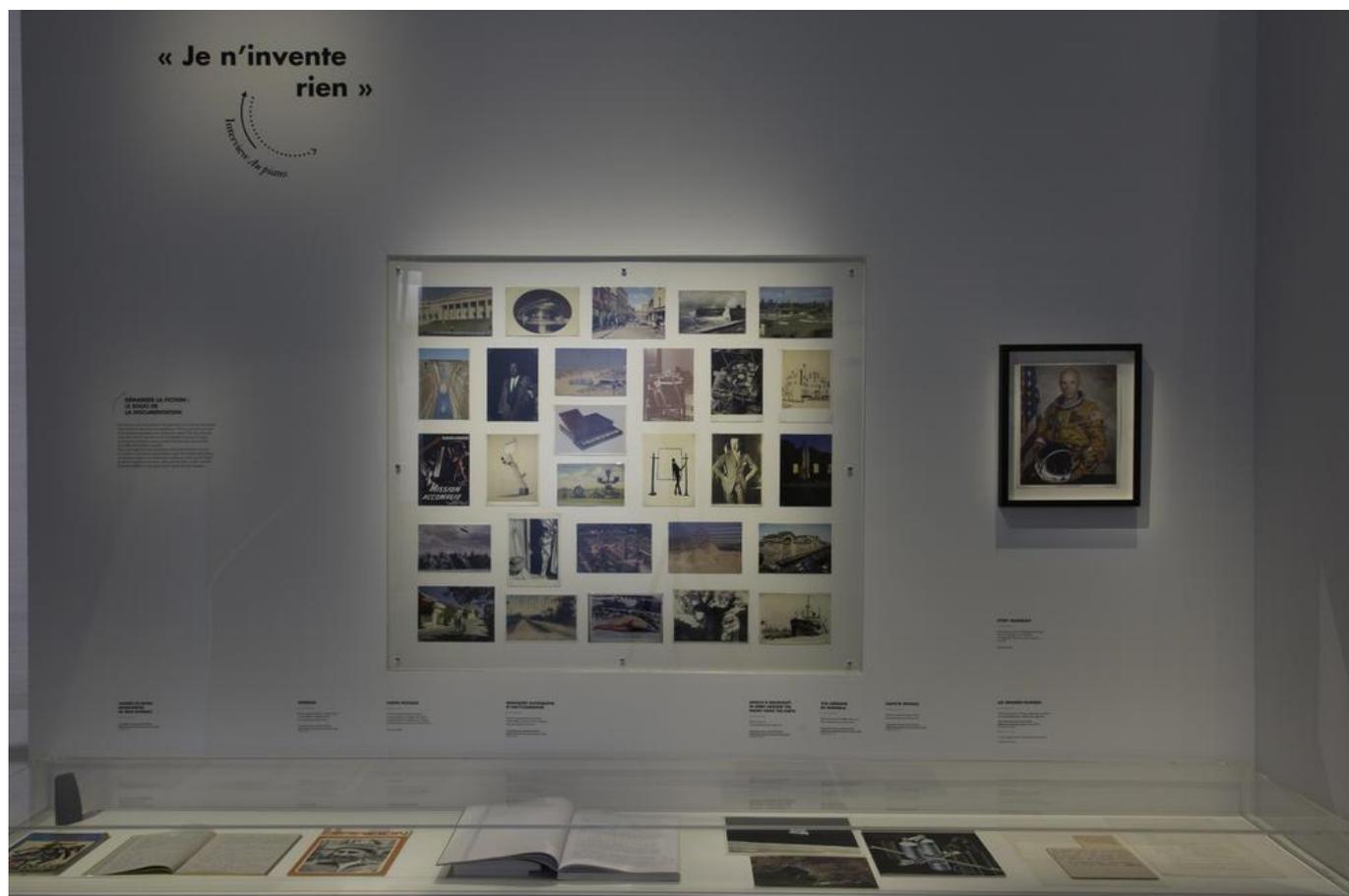


Dans les coulisses de la création : Jean Echenoz en ses archives exposé

Juliette Cerf, [Télérama](#), 6 février 2018

Cartes postales, photographies, lettres, articles de journaux... A Paris, la bibliothèque publique d'information dévoile des dizaines de documents accumulés par l'écrivain au fil des ans, sur lesquels il s'est appuyé pour son processus de création.

« **Je n'invente rien.** » Dix-sept romans à son actif, Jean Echenoz compare volontiers l'activité de l'écrivain à celle d'un pickpocket... Ses larcins sont aujourd'hui exposés à la BPI ! La bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou consacre, jusqu'au 5 mars 2018, une très riche exposition à l'auteur de *Je m'en vais*, nourrie de ses propres archives — qu'il a confiées en 2011 à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet. « **Je ne crois pas à l'inspiration, je crois à l'obstination. J'accumule des tas de papiers, de documents, de dossiers, qui forment le socle de l'écriture** », nous explique Echenoz dans son appartement parisien. « **Tous ces papiers ne servent pas, certains n'ont pas grand intérêt mais on ne se résout pas à les jeter, c'est névrotique cette valeur affective qu'on leur accorde...** » Ne pas vouloir jeter, mais ne plus pouvoir garder chez soi, c'est l'équation pratique qui a décidé Echenoz à accepter la proposition de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet d'accueillir ses archives. « **En 2011, j'ai déménagé. Dans mon ancien appartement, il y avait une pièce où j'entreposais mes vieux trucs, ce qui n'était plus possible dans le nouveau...** »



L'exposition Jean Echenoz, roman, rotor, stator. Photo : Hervé / Veronese Centre Pompidou

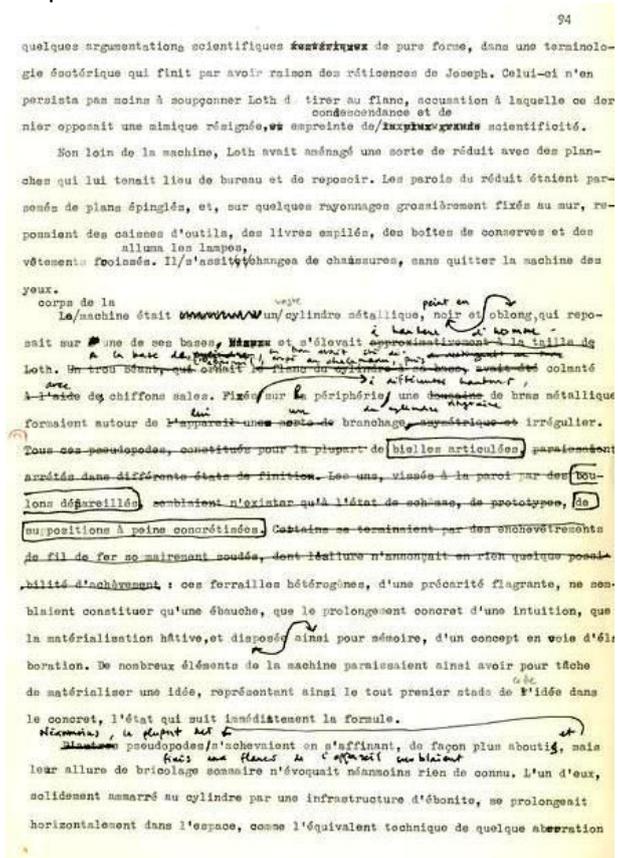
Un fonds d'archives n'est jamais une poubelle de luxe, et est toujours bien plus qu'un simple lieu de stockage ! Jean Echenoz, qui est l'objet de plusieurs thèses universitaires, le sait bien... Son fonds, en partie révélé à Beaubourg, est une mine pour les chercheurs intéressés par les mécanismes de la création : loin de naître ex nihilo ou de tomber du ciel, l'imagination littéraire, pour se déployer, a besoin d'une base documentaire, d'une proximité avec le réel, dont témoigne, inlassablement, l'archive. « **Dans son usage de la documentation écrite, Jean Echenoz n'est pas un réaliste**, précise un carton de l'exposition. **Sa recherche, même dans le cadre des romans historiques, de situations, figures, ou événements insolites, ne tente pas de fonder la vérité, en général monotone : elle joue bien plus à rendre crédible l'invraisemblable, et à décupler ainsi le plaisir de son étrangeté.** » Passionnants allers-retours entre le vrai et le faux, la trace et l'image, l'archive et la fiction : cartes postales, photographies, lettres, extraits de films, thèse de médecine, carnets de notes, articles de journaux, etc., composent la matière foisonnante de cette pérégrination dans l'œuvre de Jean Echenoz.

- “Ces carnets, vous les aurez un jour !”

« Echenoz a, au fil de ses années d'écriture, amassé une impressionnante matière documentaire, précise en préambule à notre visite l'une des commissaires de l'exposition, Isabelle Bastian Duplex. Il est par exemple fasciné par les professions de ses personnages sur lesquelles il travaille toujours énormément. Il étudie, recopie, prend des notes, avant d'incorporer cette masse de connaissances à l'écriture. » En témoigne la fidèle retranscription de tous les articles de presse (1946-2000) parus dans *L'Équipe* sur l'athlète Emil Zatopek, [le héros de Courir](#) ! Ainsi que cette précision sur la symbolique des chiffres d'un digicode cité dans *Les Grandes Blondes*, 89A51, mémo accolé au verso du tapuscrit de ce même roman : « De plus, 89 est un nombre premier. 51, qui n'est qu'issu de premiers, est quand même un nombre de Queneau (communication téléphonique de Jacques Roubaud, 29/12/94)... » Ou encore les carnets de guerre, rédigés entre 1914 et 1918 par Constant Oheix, et découverts par hasard par Jean Echenoz dans des archives familiales, [qui furent à l'origine de son désir d'écrire](#) 14 « Je les ai recopiés aussi tous ces carnets, magnifiques objets, pour mieux m'en imprégner, pour m'instruire. J'y suis d'ailleurs si attaché que je ne me suis pas résolu à les donner à la bibliothèque Jacques Doucet... », nous confie l'écrivain. Jean Echenoz a également préféré garder ses carnets manuscrits tenus de 1976 à 1991, qui composent la matière première du *Méridien de Greenwich* (1979), de *L'Équipée malaise* (1987), ou de *Nous trois* (1992) : cinq ont été prêtés à la BPI, et exposés, sous verre, ouverts à des pages que le romancier a lui-même choisies avec soin. « “Ces carnets, vous les aurez un jour !”, nous dit parfois Echenoz avec ce mélange d'ironie et de pudeur qui le caractérise. Donner accès aux traces de l'écriture est un processus toujours complexe pour l'écrivain... », commente Isabelle Diu, directrice de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

Intitulée « Jean Echenoz, roman, rotor, stator », conçue comme un cercle accueillant où viendraient s'imbriquer les différents rouages de la fiction, l'exposition parvient à mettre en scène, avec brio et pédagogie, la tension entre le mouvement et l'immobilité qui fonde toute la mécanique romanesque echenozienne. « **Le rotor et le stator désignent les deux pièces d'un moteur ; l'une statique, et l'autre mobile, produisent de l'énergie par combinaison** » lance Isabelle Bastian Duplex. L'image, technique, se trouvait déjà dans *Le Méridien de Greenwich*, le premier roman voyageur d'Echenoz publié en 1979 : « **Mais voilà, à peine arrivés sur l'île, la situation avait séché sur pied comme un plant inarrosé. Au double, triple jeu, succéda l'absence de jeu ; à l'effervescence, la répétition ; au rotor, le stator.** »

Quelques mètres plus loin, dans un recoin du labyrinthe de l'exposition, et avant même de retourner à son point de départ, le visiteur curieux tombe sur cette mention manuscrite jetée par Echenoz sur le premier état du tapuscrit du *Méridien de Greenwich* : « **Pas d'évolution : on n'évolue pas dans l'avenir : on se cogne toujours au présent. C'est une accumulation de chocs, le temps. Tout le mal vient qu'on croit que ça change, que ça se transforme et évolue. Et que ça va continuer. Tout cela consiste en fait à se cogner dans le présent, à se cogner le front et le nez, encore et encore, contre le mur du présent...** » Comment l'écrivain, lui, chemine-t-il dans la complexe temporalité et matérialité de l'écriture ? Voilà la fascinante question que pose l'exposition, et qu'elle affiche très concrètement sur ses murs, comme à travers ce plan de *Cherokee* doté d'un code couleurs — en fonction de la présence des personnages dans les chapitres —, qui nous fait penser à cette image d'Annie Ernaux évoquant le labeur de l'écriture, ce « **travail de taupe creusant d'interminables galeries** »...



Feuille du tapuscrit avec annotations manuscrites du *Le Méridien de Greenwich* de Jean Echenoz. Chancellerie des Universités de Paris Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

À voir : Jean Echenoz, roman, rotor, stator, jusqu'au 5 mars, BPI, Centre Pompidou, Paris 4e.

Le 8 février, la BPI organise, en partenariat avec le [Labo des histoires](#), un atelier d'écriture autour de l'univers de Jean Echenoz. Les participants sont invités à écrire autour des images, des figures de style et des jeux sur la langue de Jean Echenoz, afin d'explorer son œuvre sous un angle à la fois ludique et créatif.

Le 14 février, lors d'une master class, Gérard Berthomieu, commissaire scientifique de l'exposition, propose un parcours dans l'écriture, le style et la langue de Jean Echenoz, dans une configuration intimiste, invitant au dialogue avec le public.